

Zeitschrift: Revue économique franco-suisse
Herausgeber: Chambre de commerce suisse en France
Band: 30 (1950)
Heft: 12

Artikel: Lettre à Marseille
Autor: Dorgelès, Roland
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-888288>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

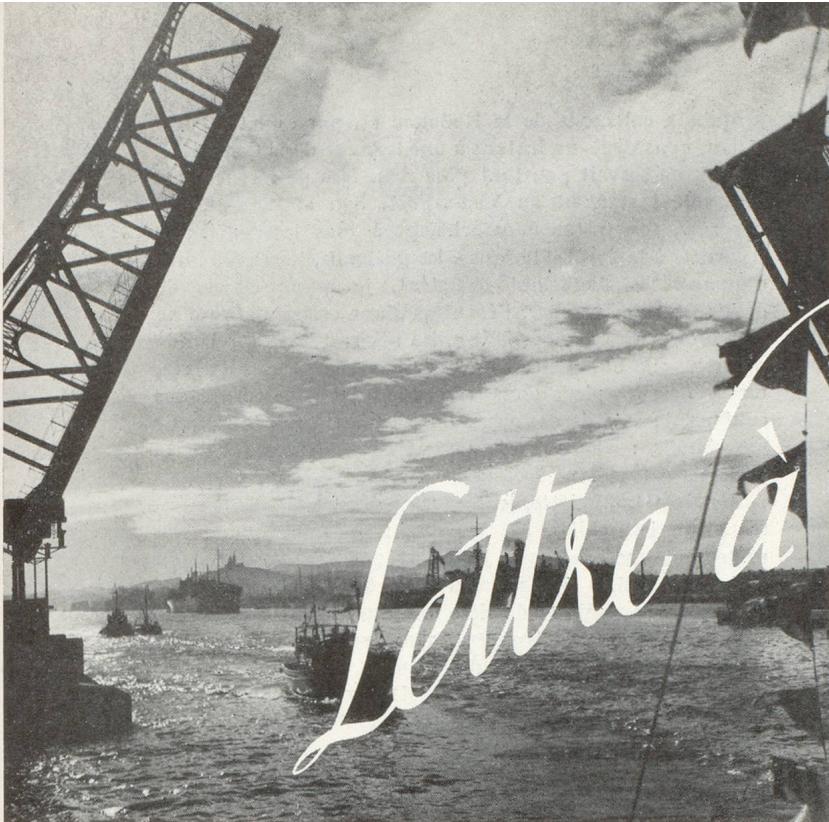
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Lettre à Marseille

par

Roland Dorgelès
de l'Académie Goncourt

MARSEILLE, chère cité!... Ma chaude, ma basanée, mon indocile, quelle joie j'éprouve à te crier merci ! Merci pour les matins d'hiver où j'arrivais, frileux, de Paris et où tu m'offrais le soleil sur les blancs escaliers de la gare Saint-Charles ; merci pour mes flâneries sous tes platanes, mes promenades en fiacre par la Corniche et le Prado ; merci pour mes dîners parfumés de safran et les soirées où j'écoutais, ravi, tes noëls provençaux ; merci pour mes fiévreux embarquements au cap Pinède ou au bassin du Lazaret ; merci encore, merci surtout, de nous avoir accueillis avec tant d'empressement, au lendemain de la défaite, quand nous sommes arrivés des quatre coins de France, par centaines de mille, fourbus, découragés, tout notre bien dans une valise et ne sachant où dormir. Tu nous as fait place à ta table, tu nous as couchés dans tes lits, tu nous as étourdis par ton bavardage et rendu confiance par ton optimisme foncier, tu as enfin permis aux plus menacés de s'enfouir dans ta multitude, ouvert aux plus inquiets les portes de l'évasion ; merci, ma complaisante, merci, ma généreuse, tes enfants de l'exode n'ont rien oublié !

Durant plus de deux ans j'ai vécu chez toi, non loin du parc Chanot, dans ce quartier neuf où les immeubles s'entourent encore de jardins. J'avais devant les yeux les après collines de Marseilleveyre, qui donnent au paysage un aspect africain, et les pins parasols d'alentour n'étaient point non plus des arbres de mon climat, tout me dépayssait, le chant strident des cigales comme le vocabulaire des marchandes au panier, et le mistral qui secouait mes fenêtres semblait lui-même avoir l'accent, pourtant je ne me sentais pas en exil, la bonhomie de tes habitants me donnait l'illusion de n'être pas un réfugié. En quelques semaines j'avais repris le goût de vivre et recouvré l'espoir ; je me suis alors remis au travail et, privé de mes livres, j'ai compulsé les tiens, dans les bibliothèques de la Chambre de commerce et de la Société de géographie.

Souvent, me rendant de l'une à l'autre, par la grouillante

Canebière et les allées de Meilhan, j'ai songé que ces deux mots majeurs — commerce, géographie — résumaient ton histoire. Pour eux, tu as vécu ; par eux, tu as grandi.

Née de la mer, tu n'as cessé, depuis vingt-cinq siècles, de la sillonnaire de tes navires, ramenant du bout du monde des cargaisons de produits inconnus et ouvrant des comptoirs sur les rives sauvages. Pythéas, le premier, t'avait donné cet esprit d'aventure, franchissant en aveugle les colonnes d'Hercule, traversant l'océan à la rame pour aller aborder en Islande. Après lui, tes navigateurs n'ont plus pris de repos. Ils ont été de toutes les entreprises, de toutes les découvertes. Ce sont tes nautoniers qui ont conduit Joinville et ses croisés en Terre Sainte, c'est de la Roche de Marseille que partaient les vaisseaux lancés à la poursuite des pirates barbaresques, tes négociants se sont installés sur les côtes d'Afrique, jusqu'au Sénégal, en un temps où les commis devaient vivre le pistolet au poing, et plus tard c'est encore sur tes quais, avec l'or de tes coffres, que s'est préparée l'expédition d'Alger. Il n'est pas de conquête où ne brille ton nom.

D'autres villes, plus occupées d'elles-mêmes, édifiaient des monuments ; toi, tu construisais des navires. Tes plus belles avenues s'étendaient sur la mer.

Bien des touristes littéraires, et des plus grands, se sont étonnés de te voir si pauvre en vieux édifices — sans une cathédrale qui témoigne ta piété, sans un palais qui révèle ta splendeur — c'est qu'ils ne tenaient point compte des remous de ton histoire. Tant de fois prise et reprise, sacagée, dévastée, bombardée, incendiée, l'expérience t'a peut-être empêchée d'entreprendre des travaux que tu savais inutiles. Les quelques édifices que tu possédais, tu les jetais bas, au contraire, pour le seul plaisir d'en construire de nouveaux, comme ce temple de Diane dont les pierres t'ont servi à bâtir une église, disparue à son tour. C'est pourquoi, aujourd'hui, tu ne peux montrer au visiteur d'autres trésors que les tours à créneaux de Saint-Victor, le clocher trapu des Accoules, la Maison de Diamant, les

cariatides de l'Hôtel de ville, soit deux églises, une façade, et un balcon pour cinq siècles d'architecture. On dirait que le sel a rongé le reste, que le vent a tout dispersé. Néanmoins tu as construit un chef-d'œuvre : ton port.

Durant deux mille ans, tu y as travaillé sans relâche. De l'antique Lacydon tu as d'abord fait un hâvre, puis tu l'as élargi, consolidé, approfondi ; creusant le roc, asséchant les marais, tu as créé le plus sûr abri de la Méditerranée, protégé par des forts, flanqué de bassins, et quand il est apparu trop étroit pour accueillir les flottes de l'univers, tu as disposé de la côte entière, brisant la vague par des môle, la maîtrisant derrière des jetées. Maintenant, toute la baie est agencée, de la chaîne de l'Estaque aux falaises de Marseilleveyre, et ses îlots crayeux te servent de bouées.

Marseille deviendra le quai de Paris, annonçait Lamartine au milieu du siècle dernier. Cette prophétie s'est réalisée. Ta gare maritime est le prolongement des gares de la capitale, et dans le fracas des trains, le mugissement des cargos, la France affairée échange ses richesses contre celles du monde.

Tu aurais pu te contenter de t'enrichir par ce trafic, mais tu étais trop remuante pour te tenir inactive à un guichet et, sans renoncer au négoce, tu y as ajouté l'industrie. Ton sous-sol était pauvre, tu manquais de produits essentiels, même d'eau, mais rien ne t'a arrêtée. On t'a vue extraire l'huile, raffiner le sucre, mouler le savon, cuire les tuiles, tanner les peaux, marteler l'acier ; tes garçons apprenaient à distiller le soufre, tes filles, à hâcher le tabac ; nulle tâche ne rebutait tes travailleurs, aucun échec ne décourageait tes usiniers.

L'argent, plus que jamais, affluait dans tes banques, mais tu t'entends, mon insouciante, à le prodiguer comme à le gagner, et tu t'es mise à édifier des monuments, à tracer des boulevards pour éblouir tes visiteurs.

Je sais que dans ma fièvre, je te donne des noms qui ne te plairont pas tous ; tu n'aimes guère, ma chatouilleuse, qu'on te dise dépensièr, étourdie, familière, exubérante, mais c'est ainsi que je vois, et tu me plairais moins économie et guindée.

J'ai appris à mieux te connaître en un temps de misère où tu ne pouvais faire grands frais de toilette : tu étais malgré tout charmante. Ta beauté, dépourvue de noble architecture, n'a certes rien de majestueux, mais elle est aimable, mais elle est riante. Périssable, elle renaît sans cesse, avec des cloîtres de feuillage et des esplanades de clarté. Je ne me lassais pas de parcourir tes quartiers, dont chacun a son caractère, turbulent au cours Belzunce, austère au cours Pierre-Puget, exotique à La Joliette, débraillé à La Belle-de-Ma. Je marchandais rue Saint-Ferréol, me glissais dans la cohue de la rue Longue-des-Capucins, montais brûler un cierge à Notre-Dame-de-la-Garde, entrais au bain des Catalans, poussais parfois

jusqu'aux cabanons de la Redonne et, par esprit de tradition, m'asseyais un instant à une terrasse de la Canebière, où l'on ne servait pourtant plus rien. Mes préférences me ramenaient souvent au Vieux-Port. Son animation, son vacarme, son odeur m'arrachaient à tous les soucis ; je regardais à la fois les barques, les goélands, les voiles ivres d'espace, les filets qui séchaient, je m'imprégnais de goudron et de saumure, j'écoutais d'une oreille l'offre d'un marin de plaisance, de l'autre, les offres d'une marchande d'oursins ; je bâillais aux devantures des magasins d'agré, me prenais les pieds dans les cordages, butais contre des couffins, je suivais des yeux un nègre, me retournais sur un chinois : chaque fois un voyage différent, d'où je revenais consolé.

Plus loin, La Joliette, au contraire, demeurait silencieuse, ses grues immobiles, ses hangars fermés, et quand ma promenade me conduisait jusque-là, quand, serrant à deux mains les grilles de la douane, je découvrais les quais déserts, il me semblait derrière moi tout le pays prisonnier.

Combien de mois, d'années devions-nous attendre avant que se rouvrent les portes de la mer ?

Eh bien, ce temps est venu ! De nouveau les sirènes mugissent, les treuils impatients remuent leurs chaînes, les machines lancent les coups de sifflet. De La Joliette au cap Janet, les grands paquebots ont repris leur place ; en songe j'entends les cris, les cloches, je reconnaiss les mouchoirs qu'on agite, et voici les vedettes que la houle fait danser... Partir, partir : le mot grisant agit comme autrefois, me gonfle la poitrine, me fouette le visage d'embruns.

Bientôt — demain peut-être — je répondrai à ton appel, Marseille, ma belle tentatrice. Je m'embarquerai sur le navire qui porte depuis peu ton nom, et pendant des jours, des semaines, je goûterai la paix immense de l'océan, les réveils extasiés au hublot, les promenades matinales sur le pont, les rêveries nocturnes dans l'ombre de la passerelle, tout l'enchantedes longues traversées. Puis je reviendrais, assouvi mais impatient encore, puisque je regagnerai le plus beau des pays, et un matin, le cœur battant, je te verrai surgir des flots. J'apercevrai tes phares, tes jetées, tes îlots blancs et nus, tes panaches de fumée, ta sainte protectrice sur son socle de rochers. Je crierai de joie, j'en suis certain, comme au premier retour.

Cette fois, cependant, je ne débarquerai pas en passager de transit qui court, sans reprendre haleine, de l'appontement à la gare. Je m'arrêterai, au contraire, pour rassembler mes souvenirs. Je reconnaîtrai les monuments, les boutiques, j'appellerai les rues par leur nom et, ayant suivi un chemin familier, j'irai me poster sous ce balcon de Saint-Giniez où je me suis si souvent accoudé pour interroger le ciel. Chez toi, belle Marseille, je ne serai plus un étranger !

Roland Dorgelès



Note. — Ce texte, qui a paru dans le numéro de juillet-août 1950 de la « Revue française de l'élite européenne » est reproduit ici grâce à l'obligeance de cette Revue, que nous remercions, et avec l'autorisation de l'auteur.